



CLASSIQUES
GARNIER

VISMARA (Paola), ARMOGATHE (Jean-Robert), « Préface. Nous sommes tous des condisciples », *Milan et la France. Histoire, théologie et dévotion (XVI^e-XIX^e siècles)*, p. 25-27

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-13791-7.p.0025](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-13791-7.p.0025)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2022. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PRÉFACE

Nous sommes tous des condisciples

« Vous le savez, nous n'avons qu'un seul maître et, devant lui, nous sommes tous des condisciples », *sub illo, condiscipulos esse...* Il me plaît d'inscrire ces mots d'Augustin¹ en épigraphe à cette courte préface. Car la personne de Paola Vismara dépasse largement ce recueil érudit.

Chercheur, professeur et ami : ces trois fils de chaîne sont nécessaires pour tendre la trame permettant de tisser le portrait de Paola. Le premier fil apparaît dans ce volume. En profondeur, Paola a su renouveler notre regard non pas sur le catholicisme ou l'Église, mais sur les catholiques, et c'est là certainement son apport le plus précieux. Elle a su choisir les points névralgiques de l'histoire religieuse, qu'il s'agisse du prêt à intérêt ou du choix libre d'une vocation ; sans dogmatisme, avec une rare économie du discours, par de longues recherches d'archives, elle a porté au jour des expériences concrètes.

Un bon exemple de la « méthode Vismara » est l'article de ce volume consacré aux miracles en terres de mission. Il m'a toujours semblé qu'en étudiant l'histoire religieuse européenne, nous ignorions cette théologie du Nouveau Monde mise en place par les jésuites, les dominicains, les franciscains, les capucins à Lima, à Tucumán, à Córdoba “la Docta” et autres lieux. L'enquête est à peine ébauchée². Or Paola, dans cet article, par touches légères et par une série d'exemples bien choisis, montre comment le souci missionnaire, à la découverte de nouvelles cultures, a infléchi les structures de pensée.

À la lecture de ses livres et articles, j'ai pensé à deux mots qui me semblent des mots-clés de la méthode de Paola : l'un est emprunté à l'optique, le *reflet*, et l'autre à la chimie organique, le *ferment*.

1 Augustin, *Sermon 134*, 1 (PL 38, 742).

2 Par exemple Laureano Robles (éd.), *Filosofía iberoamericana en la época del Encuentro*, Madrid, Trotta, 1992.

Le *reflet* consiste à étudier la conscience chrétienne dans le reflet d'une expérience : l'usure, bien sûr, mais aussi les récits de miracles, la dévotion des fraternités, le culte de l'Immaculée conception. Il s'agit alors de trouver le point focal qui permettra la meilleure résolution de l'image. Le miroir va permettre d'évaluer la profondeur du champ, son format et même d'ajuster ses couleurs.

Le *ferment* justifie la microhistoire : il s'agit là de repérer l'enzyme qui va permettre le développement d'un comportement, d'une attitude, d'une démarche : un manuel de catéchisme, la dévotion à Marie « divine bergère », un opuscule polémique sur le célibat ecclésiastique, les « catéchismes électoraux ». Dans chaque cas, le petit ferment va permettre la croissance d'une analyse qui, par ses notes et sa conclusion, déborde du cadre d'un simple article.

Il ne s'agit pas de « mentalités », mais bien plutôt de cette sensibilité au quotidien qui constitue une véritable « histoire religieuse », s'attachant aux personnes dans leurs décisions, leurs comportements, mais aussi leurs situations dans un milieu précis. Bien sûr, c'est une évidence quand il s'agit des pratiques de dévotion, mais les nombreuses études, si précises, qu'elle a consacrées au prêt à intérêt et à l'usure n'ont pas seulement un impact économique : en fait, c'est toute une mise en scène complexe des différentes formes de richesse et de l'attitude des personnes à l'égard de chacune d'entre elles. Rigorisme ou laxisme ne sont pas des catégories abstraites, des théories de manuels : sous la plume de Paola, il s'agit de situations concrètes, de comportements vivants.

On pourrait penser que ce fil de chaîne de l'érudition est le plus stable, le plus solide : *scripta manent*. Mais ce serait oublier combien l'enseignante a marqué des générations. Une science vivante n'est pas seulement une accumulation de savoirs. Notre tâche n'est pas celle d'un conservateur de musée ou d'archives. Nous ne connaissons que pour redistribuer ce savoir à des étudiants. L'immense trésor d'érudition de Paola n'est pas resté dans des fiches ou des livres : c'est certainement le privilège des enseignants de survivre, non seulement dans un catalogue de bibliothèque, mais aussi dans les étudiants, les thésards, ceux dont nous avons pu suivre les premiers travaux et parrainer la progression dans une carrière de plus en plus difficile. Le mot « rayonnement » n'est pas inadapté au cas de Paola : elle rayonnait quand elle parlait de ses

élèves, ceux qui ont triomphé des embûches des concours universitaires, mais aussi des plus humbles, ceux qui ont peiné sur le chemin et dont elle avait à cœur de ne pas les abandonner.

Quand j'ai rencontré Paola à Milan, ne connaissant jusqu'alors que ses travaux, je n'ai pas été surpris. J'ai rencontré la personne dont je devinais l'identité à travers ses livres : une grande sérénité, une ouverture d'esprit, une curiosité vive et tranquille à la fois. Le troisième fil de chaîne, celui de l'amitié rend la trame plus solide. Ce réseau est déjà présent dans les notes de bas de page des articles qui suivent, les maîtres qu'elle a connus, les collègues qui ont travaillé avec elle, les élèves aussi, à qui elle marque sa reconnaissance. Les universités françaises tiennent un rôle éminent dans ce réseau d'amitiés : la publication de ses articles français n'est pas qu'un hommage à sa mémoire : c'est aussi la reconnaissance de l'attention scientifique (et du respect) que lui témoignait la communauté francophone.

De ses premiers travaux sur Augustin, Paola avait retenu la leçon du *De Magistro* : les deux actes d'enseigner et d'apprendre consistent en tout autre chose que ce que l'on croit communément. « Lorsque les maîtres ont exposé par les mots ces disciplines qu'ils font profession d'enseigner, alors ceux qu'on appelle des "disciples" examinent en eux-mêmes si ce qui a été dit est vrai, et c'est alors qu'ils apprennent. Et lorsqu'ils ont découvert qu'on leur a dit la vérité, ils louent les maîtres, sans voir s'ils louent des enseignés plutôt que des enseignants³ . »

Jean-Robert ARMOGATHE
 Directeur d'études (ém.),
 École pratique des hautes études
 Paris, Sciences & Lettres
 Membre de l'*Académie des Inscriptions
 et Belles-Lettres*
 Membre de l'*Accademia ambrosiana*

3 Augustin, *De Magistro* XIV, 45 (PL 32, 1220, trad. G. Madec).